

SCHAERBEEK, 31 octobre 2013

Nous sommes dans une ancienne école, au cœur d'une salle qui fait penser à une chapelle par sa taille et sa froideur. À l'étage, des draps pendent sur les balustrades, des couvertures sont étalées sur le sol.

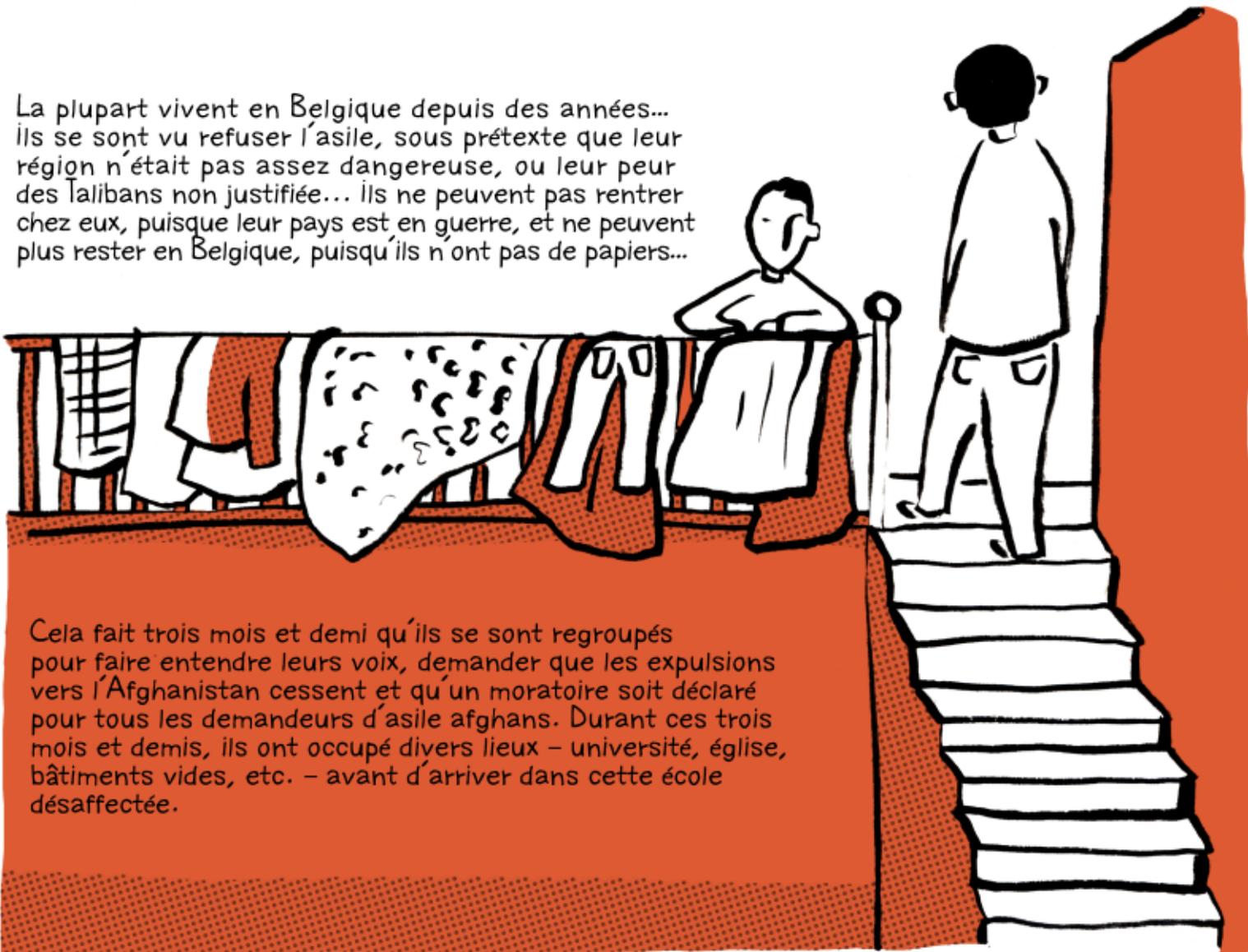


Un campement de fortune où il doit être difficile de dormir en ce début d'hiver...



Des Afghans « habitent » ici depuis quatre jours. 450 personnes, dont beaucoup de familles.

La plupart vivent en Belgique depuis des années... ils se sont vu refuser l'asile, sous prétexte que leur région n'était pas assez dangereuse, ou leur peur des Talibans non justifiée... ils ne peuvent pas rentrer chez eux, puisque leur pays est en guerre, et ne peuvent plus rester en Belgique, puisqu'ils n'ont pas de papiers...



Cela fait trois mois et demi qu'ils se sont regroupés pour faire entendre leurs voix, demander que les expulsions vers l'Afghanistan cessent et qu'un moratoire soit déclaré pour tous les demandeurs d'asile afghans. Durant ces trois mois et demis, ils ont occupé divers lieux – université, église, bâtiments vides, etc. – avant d'arriver dans cette école désaffectée.



ici, on a l'électricité et l'eau courante. Mais il n'y a ni chauffage, ni cuisine...



L'homme qui nous accueille est un des porte-paroles des Afghans. Il participe au mouvement depuis ses tout débuts.



Ces dernières années, les Afghans qui demandaient l'asile en Belgique obtenaient la protection subsidiaire, c'est-à-dire que nous avons le droit de rester sur le territoire belge en raison de la dangerosité de notre pays.

La protection subsidiaire n'est jamais accordée que pour un an, mais elle est renouvelable. Et c'est mieux que rien...



Aujourd'hui, les autorités belges considèrent que l'Afghanistan n'est plus une région dangereuse et que l'expulsion de ses ressortissants est de nouveau possible...



Nous avons donc décidé de nous rassembler pour demander que les expulsions cessent.

La situation en Afghanistan est très dangereuse, malgré ce que dit l'Office des Étrangers...



J'ai entendu qu'un jeune avait été abattu dans la région de Kaboul peu après après son expulsion de Belgique.



Aref...



Sa demande d'asile avait été refusée...
il est resté un peu ici sans papiers,
il dormait à la gare...
Et puis il a fini par signer un retour volontaire...



Vous savez, ils mettent une telle pression autour de ce retour volontaire... Quand vous êtes dans un centre pour demandeurs d'asile, par exemple, ils viennent vous voir tous les jours et ils vous demandent de signer. Comme vous refusez, ils vous disent qu'ils reviendront le lendemain, le surlendemain, les jours qui suivront...

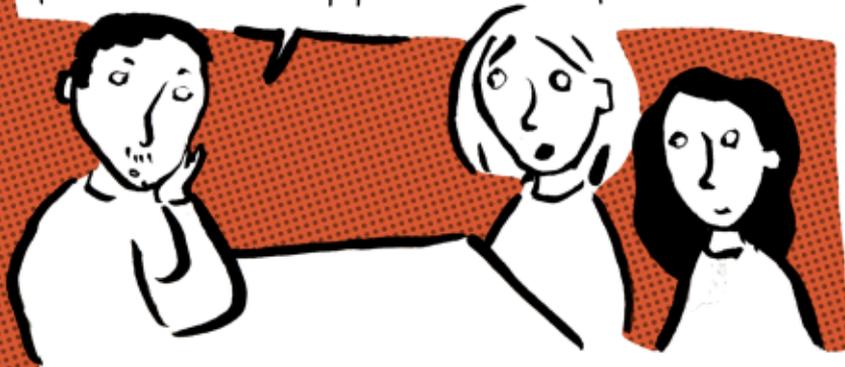
Si vous finissez par signer,
ça n'a plus rien de volontaire.



Comment est-ce que vous
avez trouvé ce bâtiment ?



Un homme est venu me voir, dans la rue...
il m'a dit qu'il habitait depuis un an dans
une école désaffectée avec quatre personnes,
et qu'ils voulaient nous laisser les lieux, parce
qu'on était beaucoup plus nombreux qu'eux.



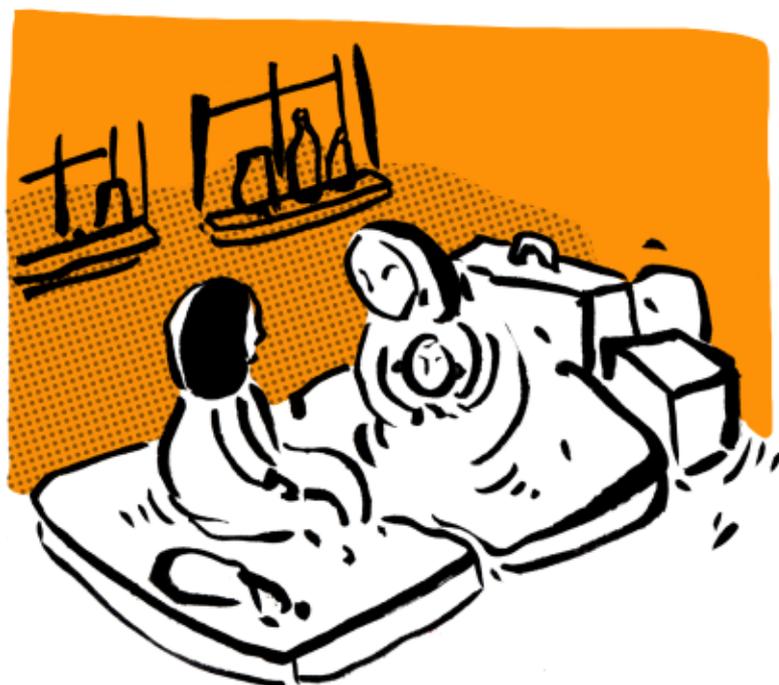
Il m'a donné la clé, sans rien
demander en échange...
J'étais très touché...



Il est vraiment arrivé au bon moment...
On s'était fait expulser tellement violemment
du bâtiment qu'on occupait avant...



Les policiers avaient jeté nos matelas,
notre nourriture et toute une série de
choses que le comité de soutien avait
récoltées pour nous... On n'avait presque
plus rien, et on ne savait plus où aller...



Maintenant qu'on est ici, on s'équipe
à nouveau, petit à petit... On a quelques
matelas, des couvertures...



Vous mangez comment ?

On mange ce que le comité de soutien et les autres personnes qui nous aident peuvent récolter : du pain, des saucisses sèches...



Ces gens qui nous soutiennent, ils sont incroyables... Et ils sont nombreux...



Sans eux, nous ne serions plus là depuis longtemps.

Ils sont aussi avec nous quand on manifeste. Et ils font même leurs propres actions...



Par exemple, ils sont allés bloquer l'office des étrangers. C'était une action choc...



Nous, on ne peut pas faire ce genre de chose... On risquerait trop gros en cas d'arrestation...



il y a souvent des arrestations pendant les manifestations ?



Oui, malheureusement... Des Afghans, et aussi des Belges...

ils réussissent donc à criminaliser les Afghans qui manifestent, mais également les Belges qui les soutiennent...

Mais alors que les Belges se font relâcher après quelques heures, les Afghans risquent le centre fermé et l'expulsion vers l'Afghanistan...



Les différents Afghans que j'ai rencontrés racontent tous la violence de ces arrestations.



On faisait un sit-in. Ils nous ont encerclés. Ils ont fait sortir les femmes et les enfants en les bousculant. Puis ils ont commencé à arrêter les gens. Ils frappaient ceux qui résistaient...



Ils ont utilisé des gaz lacrymogènes. Les enfants avaient peur. Un policier a bousculé ma poussette et projeté mon fils par terre.

Quand ils m'ont arrêté, on a dû se coucher entre les banquettes, dans la camionnette, puis les policiers ont mis leurs pieds sur nous et nous ont piétinés pendant le trajet.



Ils nous donnaient des coups de pied quand on passait devant eux, nous provoquaient.



Ils m'ont enlevé mes chaussures et ma veste, puis ils m'ont laissé dans une cellule bien froide. Après deux heures environ, un policier est venu me demander si j'avais froid.



J'ai répondu que je pouvais supporter cela, que je venais d'un pays en guerre. Alors il m'a dit que si c'était comme ça, je pouvais attendre quelques heures de plus...



Vous voulez visiter les lieux ?



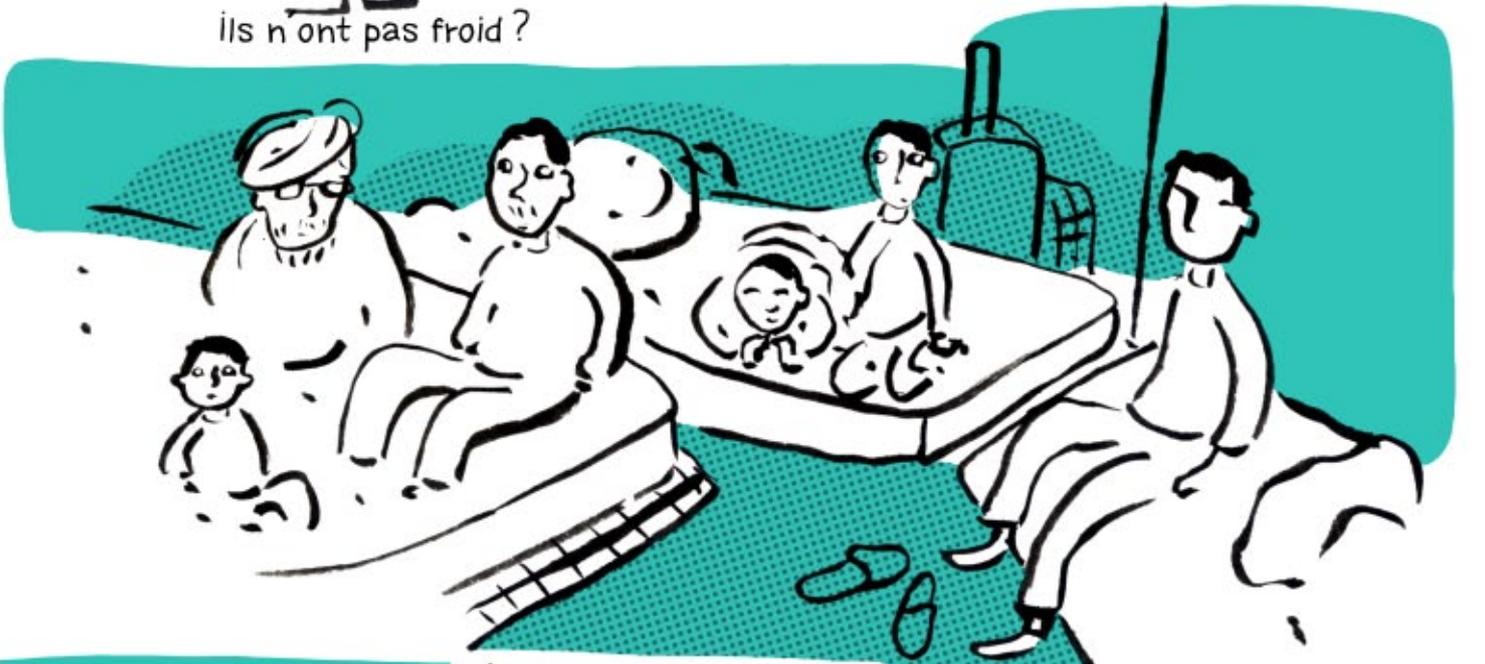
Oui...





ici, il y a une vingtaine de personnes.

Ils n'ont pas froid ?

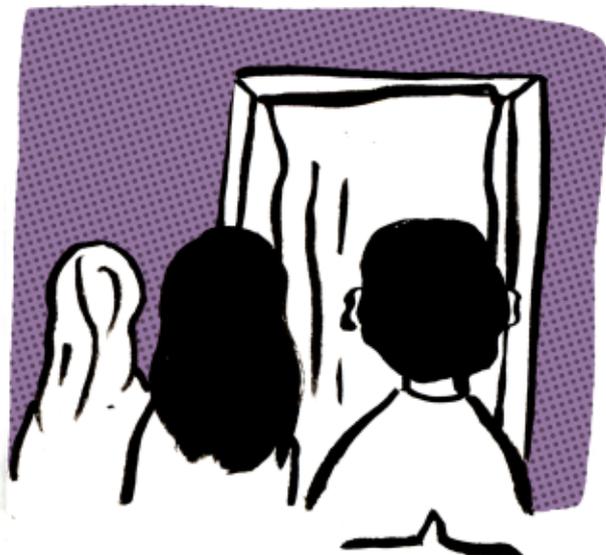


A vingt dans une salle, on se tient chaud...

Mais c'est vrai qu'avec l'hiver qui arrive, il fait de plus en plus froid... On cherche quelqu'un pour réparer le chauffage...

Comment est-ce que vous distribuez les chambres ?

Oh, on s'organise entre nous... On a tous intérêt à rester soudés, donc on se répartit les chambres, la nourriture, les vêtements, de manière juste...



ici, il y a une petite dizaine de femmes, avec leurs enfants.



Bonjour.
Salam.



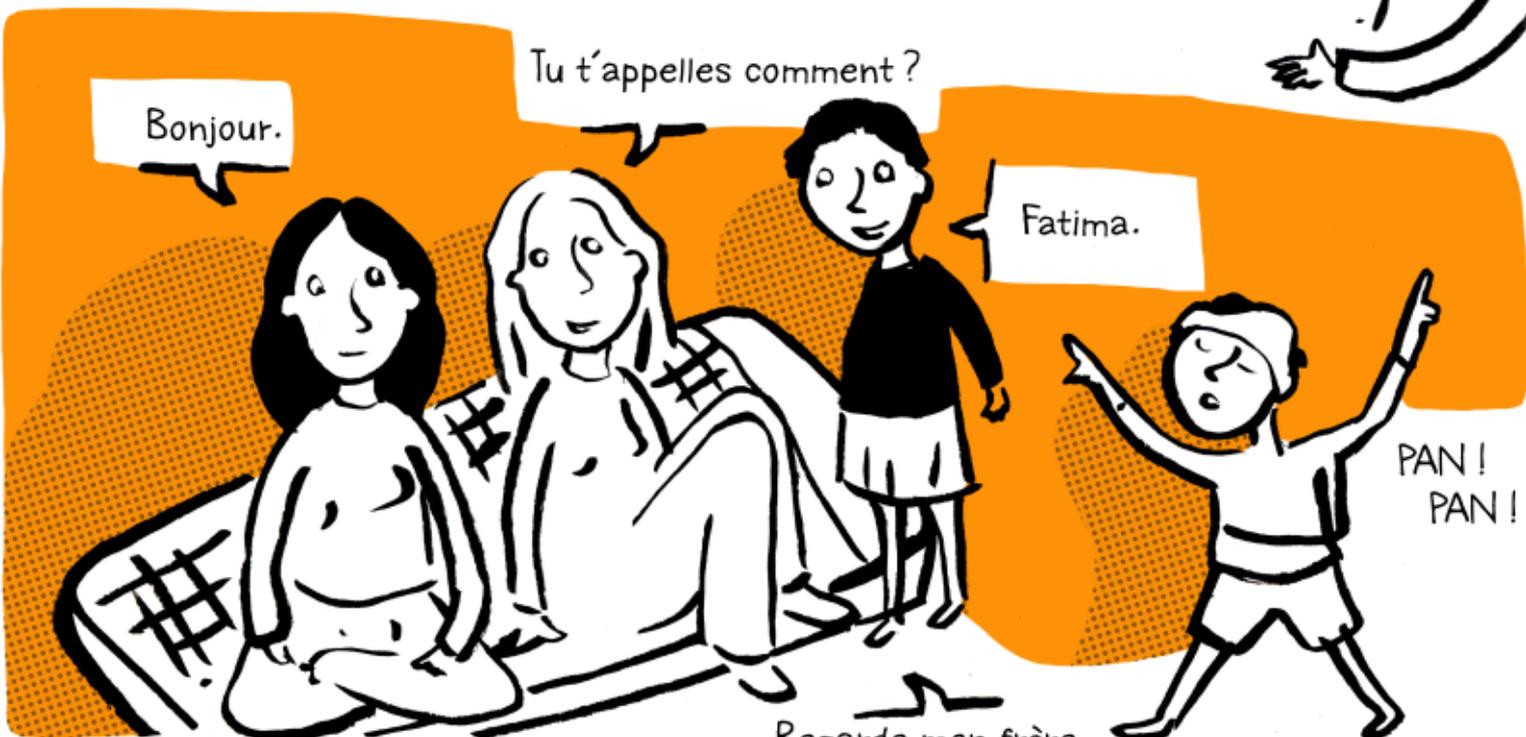
Vous voulez entrer discuter avec elles ?

Pourquoi pas...



Bonjour.

Asseyez-vous.



Bonjour.

Tu t'appelles comment ?

Fatima.

PAN !
PAN !

Regarde mon frère...
il fait le bandit !



Bonjour. Vous voulez qu'on vous épile les sourcils ?
Qu'on vous maquille ?

ça va aller, merci...



Vous allez bien ?



Ça va... mais il fait froid...



Les enfants tombent malades.



On s'accroche...

Voici ma maison, où j'habite avec mes enfants.



On a chacune notre maison... C'est comme un village...

Tu parles bien le français...



J'habite en Belgique depuis cinq ans...

Avec mon mari et mes enfants, on a passé trois ans à Eupen. Tous les matins, j'apprenais l'allemand, et tous les après-midi, le français...

Vous êtes mariées ?

Non

Non.

C'est bien.

Il faut prendre son temps...
Chez nous, on se marie trop tôt.

Euh... Mes enfants, ils ont froid...
On aurait besoin d'une douche...

Vous voulez venir
chez moi ?



Merci...



Je viendrai vous
prendre demain matin...



Alors au revoir...

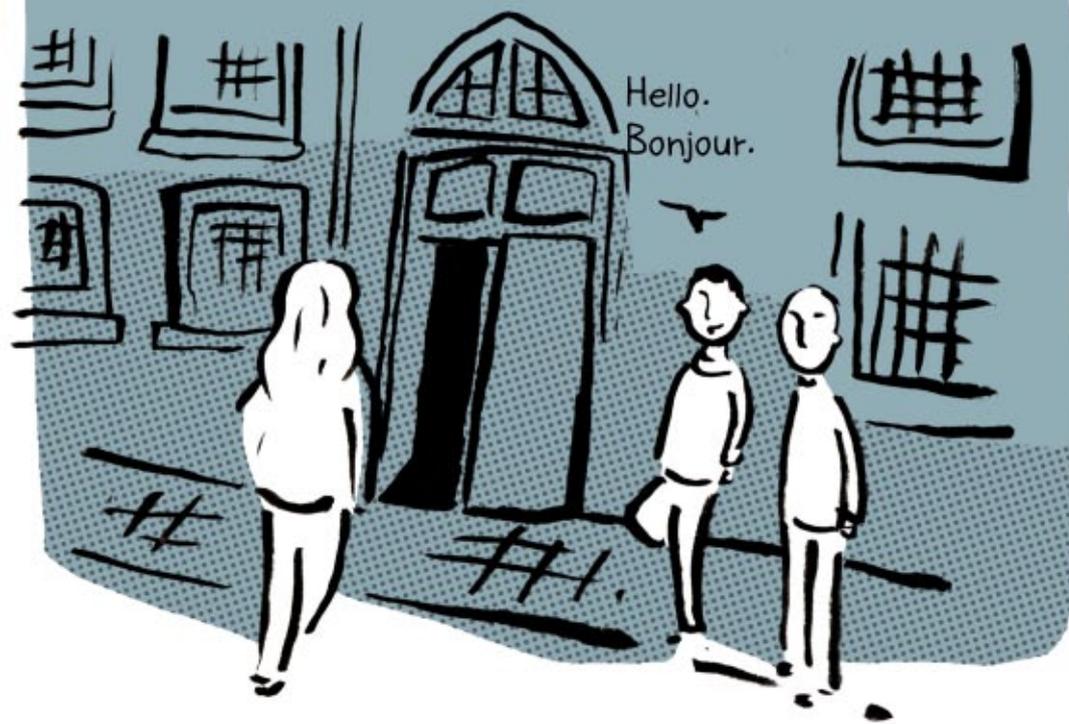


Lorsque l'on sort de là, on n'a
pas besoin de parler pour comprendre
qu'on est dans le même état...



Ce ne sont plus des images anonymes,
venant de pays lointains, déchirés par
la guerre... Ça se passe à côté de chez nous...

Le lendemain, je retourne
au 91, rue de la Poste.



Dans la chambre, les femmes sont blotties
sous leurs couvertures avec leurs enfants,
comme des petits animaux au fond de leurs terriers.





Bonjour.

Bonjour. Tu es prête ?

Oui, on va chercher mon mari et les enfants en bas.



Tu habites loin d'ici ?

Un peu...
On va prendre le métro...



La magie de l'escalator semble opérer sur les enfants.



Tes fils sont excités...

Oh oui.



Je suppose qu'il n'y a pas de métro à Kaboul...

Et pas non plus à Eupen...



Je suis bête... Ils sont nés ici, évidemment...

Oui...



Les stations défilent. Piqués par la curiosité, les enfants tournent leur tête dans tous les sens, s'agitent sur leurs sièges. Dil lutte pour les maintenir en place.



A la maison, Dil, Vila et les enfants prennent une douche chaude et mangent un repas complet, deux choses qu'ils n'ont plus faites depuis plusieurs jours.



L'atmosphère est tranquille, comme un dimanche après-midi en famille.



On parle de tout et de rien, en prenant le temps de se découvrir...

Vous mangez quoi, en Afghanistan?

Tu as combien de frères et sœurs?

Et celle qui vit ici, elle n'est pas là?

Vous avez des nouvelles de votre famille restée au pays?

Tu as quel âge?

C'était comment la vie à Eupen?

Vous avez un jardin?





On pourrait presque oublier que bientôt, je vais les raccompagner dans un squat où ils dorment à vingt par pièce, sans chauffage, puis que je reviendrai dans le confort de ma maison.

On pourrait presque oublier que je suis belge, et eux, afghans.



Que j'ai des papiers, tout simplement parce que je suis née dans ce pays. Et qu'eux n'en ont pas, parce qu'ils sont nés ailleurs.



Où nés ici mais de parents étrangers.

Qu'ils luttent depuis cinq ans pour obtenir le simple droit de vivre dignement dans ce pays où je suis née...



En me saluant, Vila me fait une bise, et une seule. Comme les Belges.

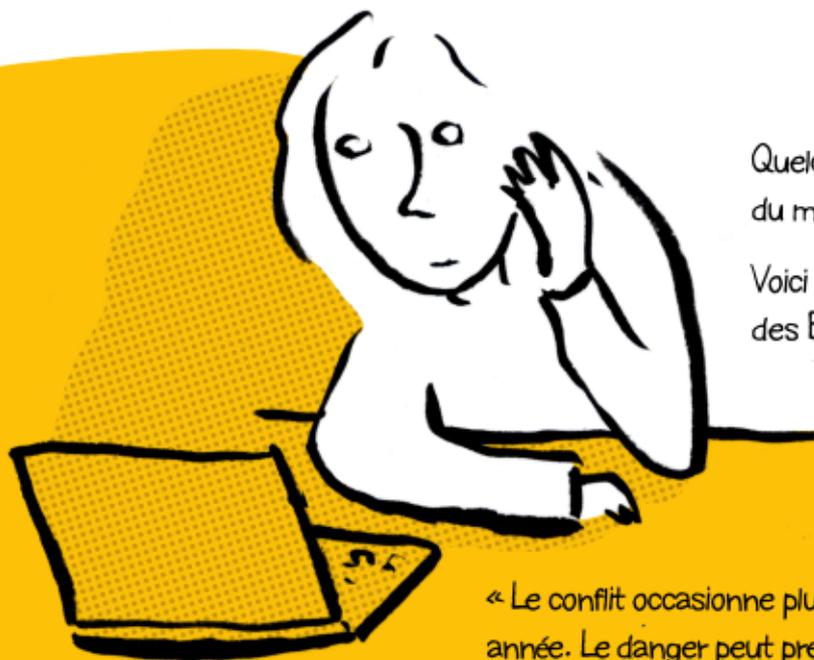
Au revoir, madame.

C'est pas madame, c'est Anaële.



Quelques heures plus tard, je consulte le site web du ministère des Affaires étrangères belge.

Voici ce que je trouve sur la page à l'intention des Belges qui voudraient aller en Afghanistan :



« Le conflit occasionne plus d'un millier de morts violentes chaque année. Le danger peut prendre la forme d'attentats à la bombe, d'attaques suicides, d'enlèvements, de confrontations armées, d'attaques le long des routes, qui visent les ONG, les organisations internationales, les entreprises privées et touchent de façon indiscriminée les personnes présentes alentours. »